



# Jeunesse Révolutionnaire

**ឯកសារទទួលបាន**  
**DOCUMENT RECEIVED/DOCUMENT REÇU**  
 ថ្ងៃ ខែ ឆ្នាំ (Date of receipt/date de réception):  
 .....  
 ពេលវេលា (Time/heure) : 04-Jun-2010, 09:20  
 Chanthan Phok

**ឯកសារចម្លងត្រឹមត្រូវតាមការបញ្ជាក់**  
**CERTIFIED COPY/COPIE CERTIFIÉE CONFORME**  
 ថ្ងៃ ខែ ឆ្នាំ ត្រឹមត្រូវបញ្ជាក់ (Certified Date /Date de certification):  
 .....  
 04-Jun-2010  
 Chanthan Phok

**Jeunesse révolutionnaire**

**L'organisation de propagande  
et d'éducation de la Ligue  
de la jeunesse communiste du  
Kampuchéa  
Parution mensuelle**

**N°11 novembre 1975**

- Les jeunes gens et les jeunes filles révolutionnaires doivent s'impliquer et aider à constituer les moyens de subsistance de la population .....3
- Anéantir les propriétés individuelles, personnelles de façon claire puis consolider et développer les propriétés collectives, de façon puissante.....10
- La résistance dans la tempête révolutionnaire .....17
- Nouvelles des jeunes gens et des jeunes filles révolutionnaires .....27
- Poème révolutionnaire .....31

## **Les jeunes gens et les jeunes filles révolutionnaires doivent s'impliquer et aider à constituer les moyens de subsistance de la population**

### **I. Il faut être conscient des conditions défavorisées de notre population.**

La Guerre d'invasion, très cruelle, des impérialistes américains et de leurs valets, qui a duré plus de cinq ans, tout récemment, a été extrêmement dévastatrice pour notre nation et notre population du Kampuchéa. Les villages et les maisons de notre population, par dizaines, et par centaines, furent touchés par des bombes et des roquettes des impérialistes américains et de leurs valets. Tout a brûlé, tout est parti en cendres, à chaque fois. Parfois, les ennemis larguaient des bombes, ou tiraient dans le tas. Ou encore, ils incendiaient les maisons de notre population, par villages entiers. Toutes les rizières, tous les champs potagers et les différentes plantations furent ruinés par les bombardements, les roquettes et les incendies perpétrés par les ennemis, de façon quotidienne. Le paddy et le riz décortiqué que notre population a récoltés et engrangés avec sa sueur, furent ruinés par les ennemis, à chaque fois qu'ils envahissaient les villages et les communes. Les bœufs et les buffles, qui représentaient une force de travail cruciale de la population dans la production générale, furent abattus, fusillés, bombardés par les ennemis. Ou encore, ce bétail était réquisitionné, rassemblé et emmené chez eux, dans leurs régions, pour être abattus et consommés, tous les jours, si bien que le bétail de notre population fut ruiné et sur le point de s'éteindre.

En dehors de cela, durant la période de la Guerre révolutionnaire qui a duré plus de cinq ans, notre population a tout abandonné pour soutenir et pour servir la guerre révolutionnaire, pour avoir le dessus sur les ennemis. Les compatriotes ont laissé leurs filles et leurs fils s'engager dans l'armée et dans les rangs de la révolution. Bien que nos compatriotes aient manqué de tout, aussi affamés aient-ils été, à cause des dévastations causées par les ennemis, tous les jours, ils ont consenti à se priver pour ravitailler le front avant, de cœur joie. Ils se sont délestés de paddy, de riz décortiqué, de provisions diverses, de *krama* [écharpe khmère tissée en coton, avec des petits carreaux rouges et blancs, qu'on enroule autour du cou], de couvertures et de moustiquaires.

En dehors de cela, nos compatriotes ont consacré leurs forces physiques et leurs forces morales, et même jusqu'à consacrer leur vie à la guerre révolutionnaire.

En résumé, durant la période de la guerre d'invasion féroce et cruelle des impérialistes américains et leurs valets qui a duré plus de cinq ans, notre population du Kampuchéa a subi une tragédie absolument sans nom.

Après la libération du pays tout entier, notre population du Cambodge, en particulier la population de base ancienne qui venait de sortir de la guerre et qui connaissait elle-même des pénuries de toutes sortes, avait la charge de nourrir presque trois millions de personnes qui venaient de sortir de la ville de Phnom Penh et des villes provinciales. Malgré tout, notre population n'a jamais émis aucune plainte. Les compatriotes se sont solidarisés pour aider à trouver des solutions pour céder leur part, sans aucune hésitation, sans une quelconque réticence et sans aucune colère. Elle n'a à aucun moment pensé à sa propre pauvreté et à sa propre faim. Et en particulier, ce fut le cas de notre population des coopératives.

Par conséquent, la vie de notre population actuelle est marquée par de terribles pénuries. En effet, la population manque de tout. Elle manque de vivres. Elle manque de vêtements. Elle manque de moyens et d'outils de production.

La population manque de matériel d'usage courant de toute sorte. Elle manque de médicaments. Cependant, elle a beau manquer de tout, et elle a beau avoir faim, elle n'a jamais rien réclamé au Parti. Nos compatriotes se sont efforcés de se battre et de résoudre par eux-mêmes. Ils ont fait tout leur possible. En effet, nos compatriotes ont tous bien compris que notre pays venait de sortir d'une guerre d'invasion extrêmement dévastatrice. Par conséquent, notre pays, notre révolution sont encore pauvres.

Ceci est une réalité concrète qu'on ne peut pas nier. Nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent être conscients de cette réalité, et tenter de la comprendre, véritablement. Ils doivent être conscients que les conditions de vie actuelles de la population sont encore très difficiles et insuffisantes en tout. Ayant constaté ces faits, il n'est pas question de s'énervier ou de tomber dans le pessimisme. Il n'est pas non plus question de faire des reproches à telle ou telle personne, ou à telle ou telle organisation. Nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent être conscients de cette réalité concrète et doivent en souffrir. En effet, ils sont censés servir la population. Ils sont censés être de la même chair et du même sang que la population. Cette conscience doit les amener à prendre des mesures et à s'impliquer dans la façon de constituer les moyens de vivre pour la population, en faisant tout leur possible.



*Dans les rizières immenses, à perte de vue, de la province de Battambang (បាត់ដំបង) nos jeunes gens et nos jeunes filles sont en train de participer aux travaux de repiquage des semis de paddy, activement, avec les membres de coopérative, pour contribuer à la réhabilitation de l'économie, à la construction du nouveau Cambodge, pour qu'il soit puissant, prospère, heureux, le plus rapidement qui soit !*

## **II. La conception du monde, la position et certaines actions erronées et leurs conséquences sur les conditions de vie de la population.**

Après avoir remporté la victoire sur le pays tout entier, beaucoup de nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires sont tombés dans le pacifisme, dans l'ivresse de la victoire, dans le goût du luxe, de la parade, dans le gaspillage, dans leur façon de vivre, au jour le jour. Ils ont oublié la position et la morale révolutionnaire, totalement.

Alors que la population est en train d'avoir faim, de presque mourir de faim, certains de nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires n'ont pas conscience des difficultés et du calvaire de la population, ou ils en ont conscience, mais ils en sont indifférents. Ils n'en souffrent pas. Ils ne relient pas leur propre vie à celle de la population. En effet, si la population a faim, ce n'est là que le problème de la population. Quant à eux-mêmes, qui sont les jeunes hommes et les jeunes filles de la révolution, qui sont dans les rangs de l'armée, qui sont dans les Bureaux, dans les ministères, ou sur les différents chantiers, ils n'ont pas de problème de famine. En effet, ils bénéficient d'un régime alimentaire qui leur est dû par le Parti. C'est en raison de l'erreur de leur conception et de leur position que certains de nos jeunes hommes et jeunes filles ont commis des actes incorrects, qui ont eu des conséquences négatives sur les conditions de vie de la population.

Par exemple : après avoir libéré le pays tout entier, tout récemment, le Parti a conseillé de rassembler tous les butins de guerre, tels que du riz décortiqué, du sel, du tissu, des assiettes, des casseroles, et ainsi de suite, pour les distribuer à la population qui est en manque et qui en a besoin, de façon absolue. Cependant, certains de nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires n'ont pas compris la gravité et l'importance de constituer les moyens de subsistance de la population, ou qui sont insensibles aux difficultés et au calvaire de la population. Ils n'ont donc pas été intéressés par le travail de rassemblement de ces butins de guerre. Certains de nos camarades ont ramassé quelques matériels, pour dire qu'ils ont ramassé, avec négligence. Le riz décortiqué a beau être renversé et éparpillé par terre, partout, ils ne s'en sont pas cassé la tête. Le sel a complètement fondu, ou il a été renversé, partout, par terre. Ils ne sont pas allés le ramasser pour le remettre en place. Certains de nos camarades ont pris des vêtements, du tissu pour les laisser à l'air libre, sous le soleil et la pluie. Ils les ont laissés s'abîmer, sans se soucier de les faire sécher au soleil et de les ranger de façon correcte. Quant aux assiettes et aux casseroles, ils s'en sont servis sans en prendre soin. Ils les lançaient et les projetaient, sans craindre de les casser, de les abîmer, de les endommager. Quelque soit la gravité des dégâts, ils n'en avaient aucun regret, parce qu'ils se disaient qu'il y en avait beaucoup, qu'il y en avait pléthore, et ainsi de suite.

Par exemple : alors que le Parti se soucie et s'efforce de rassembler les butins de guerre sous forme de matériel de première nécessité pour remettre à la population qui est en train d'en avoir un besoin absolu et urgent, certains de nos jeunes hommes et jeunes filles ne s'occupent que de rassembler les objets qui leur plaisent qu'ils garderaient pour leur usage personnel, dans le cadre de leur propre unité, ou pour les envoyer à leurs proches, ou leurs amis, ou à leurs propres familles. Parfois, c'était du matériel dont ils n'avaient pas véritablement besoin, mais nos camarades les prenaient quand même pour les mettre de côté en cachette, dans leur entrepôt, inutilement, alors que notre population était en manque et en avait un besoin très urgent.

Par exemple : alors que notre population a faim et meurt presque de faim, certains de nos jeunes gens et jeunes filles, qui se trouvent dans les bureaux, dans certaines unités et dans

certain ministères vivent, mangent et s'habillent de façon luxueuse, sans compter, nageant dans l'abondance, complètement en marge des conditions de vie de la population. En effet, à certains endroits, ils font cuire du riz consistant sans respecter les rations qui ont été fixées par le Parti. Ils voient qu'il y a du riz décortiqué en abondance dans l'entrepôt, ils en prennent alors des pelletées pour la cuisson. En fin de compte, ils n'arrivent pas à tout finir. Les reliquats, ils les jettent à la poubelle, ou ils les donnent à manger aux cochons, aux poules, aux canards, qui de leur côté n'arrivent même pas à tout finir. Finalement, alors que la population est affamée, manquant de mourir de faim, certains de nos camarades s'en mettent plein le ventre, à éclater, en gaspillant à volonté, et en jetant même la moitié de la nourriture.

Quant aux vêtements qui sont usés, ou un peu déchirés, ils ne prennent pas la peine de les raccommoder pour continuer à les porter. Nos camarades les mettent en tas pour les fourrer partout, soit aux pieds des bananiers, soit dans les coins, dans les murs. Puis, ils demandent ensuite à se faire tailler de nouveaux vêtements. Cette attitude montre bien à quel point nos camarades n'ont pas pensé à la population qui est habillée de vêtements totalement déchirés, et que les gens sont quasiment nus.

Par exemple : Certains de nos camarades, qui sont chargés de surveiller et de prendre soin de l'entrepôt, eux aussi, ont transporté du matériel du butin de guerre, comme du riz décortiqué, du sel, du tissu, des vêtements, des assiettes et des casseroles, etc. Ils n'ont pas pensé à prendre soin et à ranger correctement le matériel qui doit être remis à la population. Certains entrepôts sont inondables, par temps de pluie. L'eau éclabousse, s'infiltré et endommage tous les objets, sans exception, par quantité, pour toujours. À certains endroits, ils font preuve de négligence. Leurs mégots de cigarettes provoquent des incendies qui ont brûlé et ruiné l'entrepôt tout entier, etc.

Par exemple : certains Bureaux et certaines unités ont rassemblé des houes, des machettes et des haches afin de les garder dans leur propre unité, pour le seul bénéfice de leur propre production générale, alors que beaucoup de gens dans la population manquent d'outils agricoles et qu'ils sont obligés d'utiliser leurs mains nues pour faire de la riziculture et pour défricher des terres. Quant à l'utilisation de ces outils, l'esprit est au gaspillage. Ils les laissent à l'air libre, sous le soleil et sous la pluie. Les objets sont éparpillés partout. Certains sont rongés par la rouille. D'autres sont enfouis sous les décombres et les ordures, etc.

Tout cela ne représente que quelques phénomènes de mauvaise conduite de nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires qui sont apparus dans le passé et qui ont eu de terribles conséquences sur les conditions de vie de la population. Toutes ces fautes passées ont vraiment fait souffrir nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires, qui sont déterminés à présent à éliminer tout cela, pour avoir l'esprit clair et net, aussi bien sur le plan de la position, que sur le plan pratique.

### **III. Nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires doivent s'impliquer et aider à constituer les moyens de subsistance de la population de manière concrète et de la façon la plus efficace qui soit.**

Tous nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires, qu'ils soient dans l'armée, les bureaux, ou dans les ministères, ou dans les fermes, ou dans les bases des communes, des villages, des coopératives, sont tous au service de la population. Ils ne sont pas là pour

diriger, ou pour contrôler la population. Et nous sommes tous presque de la même chair et du même sang que la population, Et nous sommes tous les enfants et les petits enfants de la population. Par conséquent, nos conditions de vie quotidienne, qu'elles soient matérielles, idéologiques ou spirituelles, elles doivent être en harmonie avec celles de la population, en période favorable, comme en période défavorable.

En d'autres termes, si la population avait faim, avait des pénuries, nous devrions souffrir et nous devrions prendre des mesures concrètes, afin de nous démenier pour trouver des solutions pour la population, en faisant tout notre possible. Si la population manquait de choses, si elle avait faim, et si elle n'avait pas encore mangé, nous ne devrions pas vivre dans le luxe, le gaspillage, dans l'abondance, dans le bonheur, avant même la population. Pour pouvoir contribuer à subvenir aux besoins de la population, de manière efficace, nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent prendre certaines mesures concrètes, comme ci-après :

1. Tous les jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires qui se trouvent dans les Bureaux, dans les différents ministères, à proximité de la population, à proximité des coopératives, ils doivent se débrouiller, en dehors de leur temps de travail ordinaire, après avoir accompli leurs tâches majeures, pour aller sur le terrain afin d'effectuer des travaux physiques avec la population de coopérative. Ils doivent en profiter pour manger avec la population, en mettant notre ration alimentaire en commun, dans la coopérative, lorsque nous allons effectuer des travaux physiques avec les compatriotes. Quant aux travaux de production générale, dans le cadre du Bureau ou de l'unité, il faut les considérer comme un travail secondaire.
2. Concernant les jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires qui travaillent au sein de la base communale et villageoise et dans les coopératives, il est impératif d'aller sur le terrain pour effectuer des travaux physiques avec les membres des coopératives. Et il faut qu'ils vivent et qu'ils mangent comme la population, au sein de la coopérative, tout simplement. Il n'est pas question d'être rattaché à un Bureau, ou d'avoir un régime différent de la population.
3. Concernant les bureaux, les ministères et les différentes unités qui sont à proximité de la population, ils pourraient offrir une partie de leurs rations à la population afin de soulager la disette dont elle souffre. Par exemple, notre ration de riz décortiqué est d'une boîte et demie [boîte de conserve vide de lait concentré sucré qui sert à mesurer le riz décortiqué destiné à la cuisson et dont la contenance approximative était de 250g] par personne, nous pourrions offrir la moitié d'une boîte à la population. Un autre exemple, notre régime de sel est d'une boîte par personne et par mois. Et dans notre unité, il y a trente personnes. Nous aurions alors trente boîtes par mois. Par conséquent nous pourrions nous délester de cinq ou dix boîtes de sel, qu'on prélèverait de notre ration collective de trente boîtes, pour les offrir à la population.
4. Concernant les outils de production divers que notre Bureau, ou notre unité possède en abondance, tels que des houes, des couteaux, des machettes et des haches, nous pourrions nous en séparer et en donner à la population, une grande partie et en garder une petite partie, seulement, pour l'usage dans la production générale au sein de notre Bureau, ou de notre unité.

En effet, la production générale, qui s'effectue dans le cadre du Bureau, ou des différents ministères, ne participe pas au changement social, ni à la solution des conditions de vie de la population. Cette production générale change seulement les conditions de vie du Bureau, c'est tout. Quant à la production générale de la population dans la coopérative, elle, elle participe au changement social. Elle participe à la construction du pays. Par conséquent, elle sera en mesure de constituer les moyens de subsistance de la population.

5. Les Bureaux, les ministères, ou les différentes unités qui n'ont pas de rapports directs avec la population, ils doivent vivre en conformité avec le régime qui a été fixé par le Parti, coûte que coûte. Même si notre institution possède du matériel et des vivres, en aussi grande abondance soit-il, il faut comprendre qu'il s'agit là de biens collectifs que le Parti a gardés pour distribuer à la population, pour distribuer aux différentes unités, dans le pays tout entier. Par conséquent, nous ne devons pas nous servir librement, pour les consommer, ou pour les donner à telle ou telle personne, contrairement aux commandements, à notre gré. Au contraire, Nous devons aider à prendre soin, à entretenir, à conserver, à contrôler pour que tous ces biens soient préservés, durablement, parfaitement, pour qu'ils parviennent bien dans les mains de la population, coûte que coûte. Quant aux objets d'usage personnel, ou aux objets en usage dans le cadre des Bureaux, des unités, auxquelles on est rattaché, on doit les utiliser, les consommer de façon économe, le plus qui soit. Il ne faut pas les gaspiller inutilement.



*Les jeunes filles de la coopérative de Pornng Toeuk (ព្រំទីក្រី), dans la province de Kampot (កំពត), sont en train de damer le sol pour bien le tasser, très dynamiquement, sur un chantier de construction de barrage.*

Il ne faut pas se dire qu'on en aura toujours, des rations ! Il faut avoir un esprit d'économie très aigu pour que cela bénéficie à la population.

Si nos jeunes gens et jeunes filles, tous, réussissaient à se comporter et à se penser dans cet esprit-là, on pourrait contribuer activement et très efficacement à assurer les moyens de subsistance de la population et à soulager les charges très lourdes du Parti, qui sont extrêmement inextricables dans son effort à résoudre ce problème précis. En procédant de

cette manière, la population serait satisfaite dans le cœur et dans l'esprit et elle féliciterait en même temps nos jeunes gens et nos jeunes filles révolutionnaires. Les gens seraient comblés dans le cœur et dans l'esprit. Ils féliciteraient nos jeunes hommes et nos jeunes filles révolutionnaires. Ils seraient confiants, réconfortés par rapport à notre Parti et par rapport à notre révolution. Par conséquent, les ennemis auront beau déployer les ruses les plus toxiques, les plus corrosives, les plus ravageuses, pour détruire ou pour renverser notre pouvoir révolutionnaire, ils n'y arriveront pas. En effet, la population toute entière sera du côté de la révolution, à tout prix. Parallèlement, nos jeunes hommes et nos jeunes filles révolutionnaires se sont forgés et se sont construits dans le mouvement bouillant et ont appris de notre population.

Par conséquent, nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires doivent considérer le travail de constitution des moyens de subsistance de la population comme leur tâche quotidienne. Et ils doivent également fonder leurs conditions de vie quotidienne aux conditions de vie de la population, de façon permanente, aussi bien en période favorable qu'en période défavorable.

\* \* \*

## **Anéantir les propriétés individuelles, personnelles de façon claire et nette, puis consolider et développer les propriétés collectivistes de façon puissante.**

Ce qu'on appelle la « propriété », c'est l'égoïsme, c'est l'avidité ou c'est la convoitise d'un bien, du bien d'une personne, ou du bien de plusieurs personnes, du bien d'une classe sociale quelconque, ou du bien de plusieurs classes sociales. Nous, les êtres humains, ou chaque classe sociale, on a forcément d'innombrables sortes de propriétés, dont notamment :

- Les « propriétés matérielles » qui sont constituées d'objets d'usage courant, de la nourriture, des vêtements.
- Les « propriétés idéologiques » qui sont l'individualisme, le libéralisme, la vanité, l'amour de la façade sociale, l'amour des titres, l'honneur personnel, et ainsi de suite.
- Les propriétés du pouvoir qui sont l'autoritarisme, le mandarinat, le bureaucratisme, le ministérialisme et l'institutionnalisme.
- Les propriétés sentimentales qui sont l'amour, la colère, la pitié, la compassion, la tristesse, la joie et le contentement, etc.

Cependant, si on résumait, il n'y a en fait que deux sortes de propriétés. Ce sont les propriétés privées et les propriétés collectives.

**1. Les propriétés privées :** c'est l'avidité, c'est l'égoïsme, c'est la convoitise, c'est le désir de posséder le bien d'un individu, la convoitise de différents biens, convoitise qu'il ressent dans son idéologie, dans ses sentiments, à l'instar d'un dicton de nos ancêtres qui disait que : « c'est toujours moi, c'est toujours à moi ». En d'autres termes, cela signifie que c'est « moi », c'est l'égo qui domine toute la société des êtres humains qui nous entoure. Cette idéologie de la propriété privée, c'est l'idéologie de la classe opprimante, qui est guidée uniquement par l'exploitation, par la tyrannie, par le vol, l'appropriation des biens de la population pauvre pour en faire sa propre fortune, pour en faire ses propres propriétés, totalement, sans se soucier du calvaire des autres, sans se soucier de la famine dont souffre la population. Cette propriété privée est une conception du monde, c'est une position idéologique des impérialistes, de la classe féodale et de la classe capitaliste, que nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent absolument anéantir, éradiquer aussi bien dans la société khmère, dans le rang de notre révolution, que dans le tréfonds de leur corps.

**2. Les propriétés collectives :** c'est l'égoïsme ou c'est la fortune du peuple travailleur, qui est immense, infini, et qui est l'auteur de la production générale, qui est le créateur, le constructeur, le réformateur de la société. C'est également le peuple qui fait l'histoire humaine du monde. Par conséquent, la propriété collective est parfaite et juste. C'est cette idéologie de la propriété collective que notre révolution voudrait avoir. Et c'est exactement cette idéologie de la propriété collective que nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent construire dans la société khmère, dans le rang de notre révolutionnaire, et dans le tréfonds du corps de chacun.

## **I. La situation des propriétés dans la société khmère actuelle.**

Après la libération du pays tout entier, les impérialistes américains et de leurs valets furent chassés hors du Cambodge. La classe féodale et la classe capitaliste furent renversées fondamentalement, aussi bien sur le plan du régime politique, que dans leurs fondations économiques.

Les moyens de production, qu'ils soient petits, moyens ou grands, sont tous tombés entre les mains de l'état, entre les mains des ouvriers, entre les mains des agriculteurs et entre les mains de la population, et de la coopérative, complètement.

Par exemple : dans la ville, dans les usines, dans les ports, les routes, qu'elles soient fluviales ou terrestres, se sont retrouvées entre les mains de l'État, entre les mains des ouvriers, entre les mains des agriculteurs. Tous les ouvriers qui vivent et travaillent dans les usines sont tous placés dans le cadre de syndicats, et sont marqués par un caractère collectiviste, tous.

Quant à la campagne, les moyens de production les plus importants, tels que les terres, les rizières, les champs potagers, les bœufs, les buffles, les charrettes *salei* [une charrette attelée à des bœufs servant uniquement au transport des gens, une à deux personnes], les semences, etc., appartiennent à plus de quatre-vingt dix neuf pour cent à la propriété collective de la coopérative. Par conséquent, la situation à la campagne, aussi bien dans les anciennes zones libérées que dans les nouvelles zones libérées, notre population est rattachée à la coopérative, entièrement. Que ce soit les forces humaines, les moyens de production, que ce soit le mode de vie, ou le travail quotidien, tout, à présent, est marqué par un caractère collectiviste. Quant à la propriété privée, elle a été supprimée, au fur et à mesure. De nos jours, nos compatriotes agriculteurs, qu'ils soient d'anciens paysans, ou qu'ils soient de nouveaux agriculteurs, ils ont un mode de vie, une façon de travailler, une façon de s'instruire, une manière de se divertir, de se faire plaisir, d'avoir faim, tout à fait collectivistes. C'est le collectivisme de la coopérative qui est placé sous la direction du Parti. De ce fait, leur position, leur mentalité, leur idéologie, tout cela tend vers le collectivisme, de plus en plus assurément.

En somme, on peut constater que dans cette nouvelle société du Cambodge, à l'heure actuelle, la population, les ouvriers, les agriculteurs, aussi bien à la campagne, qu'en ville, tous ont un esprit collectiviste et fonctionnent sur une organisation collectiviste, à un niveau supérieur, déjà. Dans le futur, lorsque la coopérative et le Syndicat ne feront que se consolider et se développer de plus en plus, la position de la propriété collectiviste de notre population, elle aussi, ne fera qu'évoluer de plus en plus et ainsi de suite. Quant à la propriété privée, elle tend à se dissoudre, complètement. Ceci représente un phénomène positif et une orientation parfaite de notre nouvelle société khmère.

## **II. La situation de la propriété dans le rang de notre révolutionnaire.**

Dans le rang de notre révolutionnaire, tous les combattants, toutes les combattantes et tous nos cadres ont tous abandonné les propriétés personnelles, telles que les maisons, les rizières, les champs potagers, les terrains de culture, la famille, les mères, les pères, les frères et sœurs, les enfants, les petits enfants, ainsi que l'ensemble de leurs biens, pour servir le Parti, pour servir la révolution et pour servir la population.

Une fois intégrés dans le rang de la révolution et une fois endoctrinés, instruits, rectifiés par le Parti, de façon constante, tous nos camarades ont fait des efforts pour se forger un esprit d'abandon, aussi bien sur le plan matériel, idéologique, que sur le plan sentimental, à un degré très élevé, en plus. Cependant, même dans ces conditions très précises, l'idéologie de la propriété privée n'a pas été entièrement anéantie à l'intérieur de nos rangs. Ceci est une réalité concrète dont nous devons avoir conscience. C'est une réalité à laquelle nous devons prêter attention et que nous devons nous efforcer d'éliminer, au fur et à mesure. Nous devons être bien conscients et nous devons avoir une conception pertinente par rapport à tous nos camarades. En effet, nous devons savoir que nos camarades, quelque soit leurs origines sociales, sont tous issus de la société de l'impérialisme, du féodalisme, du capitalisme. Par conséquent, qu'on le veuille ou non, qu'on soit conscient ou pas, peu ou prou, tous sont entachés de l'idéologie de la propriété privée. En d'autres termes, ils sont entachés de la propriété individuelle, de la propriété personnelle, qui était dominante dans toute la société, dans l'ancien régime. C'est la raison pour laquelle sont apparus des phénomènes de dysfonctionnement dans les rangs de nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires, qui proviennent de l'existence de la position de la propriété privée, notamment sur le plan matériel. Il y a eu par exemple une appropriation du butin de guerre pour le bénéfice de sa propre unité, ou pour un bénéfice personnel. Il y a eu une utilisation du butin de guerre, ou un usage anarchique du matériel collectif, en contradiction avec la discipline de l'*Angkar*, en contradiction avec le commandement organisationnel. Il y a eu de l'égoïsme par rapport au matériel divers qui représente pourtant des objets de la collectivité, etc.

- La propriété du pouvoir, de l'autoritarisme à l'égard de la population, l'autoritarisme à l'égard des combattants et des combattantes dans le cadre de son propre ministère, conduit l'individu à faire des reproches aux combattants et aux combattantes qui n'ont pas travaillé selon ses propres désirs, et à mettre des sanctions aux combattants et aux combattantes qui ont commis des petites erreurs. Il arrive même quelques fois que certains camarades aillent jusqu'à utiliser leur pouvoir pour décider d'exécuter quelqu'un qui a commis des erreurs, mais qui n'est pas un ennemi. Certains camarades sont des mandarins, ou des bureaucrates. Ils sont arrogants, dominateurs. Ils font mine de gouverner la population et les combattants et combattantes. Dans le travail, ils ne savent que donner des ordres aux autres. Eux-mêmes, ils ne vont jamais se fatiguer à faire des travaux physiques, en vrai. Ils ne sont pas en intimité avec la population. Ils ne partagent pas les joies et les peines de la population ou les joies et les peines des combattantes et de combattantes, etc.

- La propriété du ministère, la propriété des secteurs, de sa propre unité. Par exemple, quand on a récupéré un butin de guerre, on le prend, on le cache pour le seul usage de sa propre unité, de son propre ministère, de son propre secteur, sans penser à l'intérêt du pays tout entier, à l'intérêt des autres secteurs, ou des autres ministères. Ils ne pensent pas au fait que la population, ou telle unité, ou tel ministère puisse en manquer et en avoir un besoin absolu.

Par exemple : si quelqu'un faisait quelque chose, ou disait quelque chose, ou critiquait quelque chose qui touchait son ministère, on serait extrêmement fâché, on se mettrait en colère, on serait furieux. Ensuite, on se mettrait à se venger en accusant l'autre unité, ou l'autre ministère, sans penser aux conséquences qui pourraient exister par rapport au problème de la solidarité, ou de l'unité interne.

Par exemple : s'il y avait un problème quelconque, on penserait toujours que son propre ministère, que son propre secteur, que sa propre unité a raison, et que les autres ministères, les autres secteurs et les autres unités ont tort.

- La propriété idéologique : c'est la vanité, c'est l'orgueil, c'est l'absence de la gentillesse révolutionnaire, c'est l'individualisme, c'est l'égoïsme, c'est le libéralisme, c'est le subjectivisme, c'est la façade sociale, c'est l'amour du grade, l'amour des titres, des fonctions et l'honneur personnel, etc.

- La propriété de la connaissance, c'est avoir une conception du monde, une position qui est centrée sur son égo. On a beau être instruit, on a beau être ouvert, à l'écoute, on refuse néanmoins l'opinion des masses populaires, ou l'approche des masses populaires, ou on la conteste. Les gens qui possèdent en eux la propriété de la connaissance considèrent la plupart du temps leurs opinions comme des vérités premières et ne tiennent pas compte des directives du Parti.

- La propriété sentimentale : c'est la préoccupation, c'est la pitié, c'est la mélancolie, c'est l'amour de sa propre famille, seule, de sa propre parenté, de ses propres frères et sœurs, de ses propres parents. En revanche, par rapport à la population, qu'elle soit malade, qu'elle ait faim, ou qu'elle meure de faim, on s'en bat l'œil et on considère que c'est normal. Autre cas de figure, on n'aime que ceux qui savent flatter, courtiser, lécher les bottes. Quant aux combattants et combattantes qui se sont efforcés de travailler parfaitement, mais qui ne sont pas allés brosser leurs chaussures, on en est indifférent, ou on pourrait même en être insatisfait, etc.

Tout ceci représente des phénomènes dysfonctionnels qui ont été tous causés par la position de la propriété individuelle et personnelle, qui est une idéologie de la classe opprimante des impérialistes, des féodaux et des capitalistes. Nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent bien voir et doivent acquérir une conception claire et nette, comme quoi l'idéologie de la propriété individuelle et personnelle subsiste encore dans le rang de la révolution, parmi nos hommes et jeunes filles révolutionnaires, comme dans le tréfonds de notre corps.

Si on fait ce constat précis, ce n'est pas pour tomber dans le pessimisme, pour désespérer, ou pour s'en détacher, pour tolérer, pour laisser faire, pour que cela se dissimule et mijote dans le tréfonds de notre corps, comme dans le rang de la révolution, comme dans le rang de nos jeunes hommes et nos jeunes filles révolutionnaires. Après avoir constaté cette situation objective précise, il faut être vigilant en permanence, il faut lutter, sans s'arrêter, il faut prendre des mesures concrètes pour contrer et pour anéantir ces propriétés, à tout prix.

### **III. Nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires doivent anéantir la propriété individuelle et personnelle, nettement, définitivement. Puis il faut se forger et acquérir la propriété collectiviste, de manière puissante, en permanence.**

À l'heure actuelle, nous sommes arrivés au stade de la révolution socialiste. Et nous sommes en train de réunir les conditions favorables pour procéder à la construction du socialisme au Cambodge. Pour pouvoir arriver au socialisme avec succès, il est indispensable

que nos jeunes gens et jeunes filles et notre population tout entière acquièrent une position de la propriété collectiviste qui soit la plus élevée et la plus inébranlable qui soit.

Ayant constaté la situation de notre population qui a cours dans la société du Cambodge de nos jours et ayant constaté le problème de la propriété privée qui existe de cette façon dans le rang de notre révolution, est-ce que nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires pourraient se forger une position collectiviste qui soit élevée, pour pouvoir aller vers le socialisme, avec succès ou non ? En se fondant sur un état objectif, avec des conditions favorables et défavorables, comme mentionnées plus haut, nous avons la conviction que nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires pourraient s'orienter vers le collectivisme, de façon sûre et certaine. Et il est impératif de s'efforcer de parvenir au stade du collectivisme, à tout prix.

Dans le passé, nous nous sommes battus pour chasser les impérialistes et le régime néo-colonialiste, pour qu'ils disparaissent du territoire du Cambodge. Nous avons abattu et fait s'effondrer la classe féodale et la classe capitaliste, d'une manière générale. Nous avons abattu et écrasé le régime de la propriété privée, le régime de la propriété individuelle et personnelle, nettement, définitivement et pour les balayer hors de la société khmère. À l'heure actuelle, notre population du Cambodge a abandonné toutes ses propriétés privées, que ce soit les rizières, les champs potagers, les bœufs, les buffles, ainsi que les forces physiques, pour mettre tout ça en commun, pour en faire la propriété collective de la coopérative. Par conséquent, la société khmère actuelle tend déjà vers le collectivisme. Et elle est en train d'évoluer vers un progrès, de plus en plus inébranlable.

Cette évolution avance à une vitesse extrêmement rapide et ne permettrait pas à nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires de rester à paresser tranquillement. D'autre part, nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires fonctionnent d'ores et déjà sur le système organisationnel du collectivisme. Nos camarades ont absolument tout abandonné pour entrer dans le rang de la révolution, pour servir le Parti, pour servir la population, de façon inconditionnelle. En même temps, nos camarades jeunes hommes et jeunes filles ont tous envie de se forger et de se développer pour être à même de rattraper le mouvement, en temps voulu. Personne n'a envie de dégringoler du mouvement, ou de s'éloigner du mouvement.

Tout ceci représente en fait des conditions favorables qui pourraient stimuler nos jeunes gens et nos jeunes filles révolutionnaires pour qu'ils aillent anéantir définitivement la propriété personnelle et individuelle. Puis, pour qu'ils aillent ensuite consolider et développer la propriété collectiviste, de façon de plus en plus élevée et de façon de plus en plus puissante, à tout prix. Quant aux défaillances qui existent comme on l'a mentionné plus haut, ce sont juste des phénomènes provisoires qui sont en train de se réduire dans le mouvement de la lutte des classes, qui est maintenant dans un état éblouissant. Parallèlement, nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent être conscients que la position de la propriété personnelle et individuelle a encore un impact encore très puissant, aussi bien dans le rang de la révolution, que dans le tréfonds du corps de chacun de nous. Si on n'avait pas de mesure concrète, si on n'était pas hautement déterminé à anéantir cette propriété individuelle, elle pourrait revivre, se renforcer et se multiplier, aussi bien dans le rang de la révolution, que dans le tréfonds du corps de chacun de nous. Parallèlement, nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires doivent comprendre, doivent être conscients et doivent acquérir une conception claire et nette, comme quoi la lutte entre l'idéologie de la propriété privée et l'idéologie de la propriété collective, aussi bien dans le rang de la révolution, que dans le tréfonds du corps de chacun de nous, est en fait une partie de la lutte des classes. Par

conséquent, c'est également une lutte mortelle, obstinée et acharnée que nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires ne pourraient pas arranger, ne pourraient pas tolérer, et ne pourraient pas laisser faire. Si on arrangeait, ou si on tolérait, ou si on laissait faire, il serait sûr et certain que la propriété collectiviste capitulerait devant la position de la propriété privée, individuelle et personnelle. Par conséquent, cela voudrait dire que la révolution aura été défaite par le régime féodal et le régime capitaliste. De ce fait, la population, les masses populaires avancent très vite et sont déjà très loin, sur cette ligne collectiviste. Elles souhaitent que nos jeunes hommes et jeunes filles puissent aller de l'avant, de façon rapide, pour être à même de rattraper ce mouvement brûlant. Elles ne laisseraient certainement pas la position des féodaux et des capitalistes la possibilité de s'en emparer.

De cette manière, les camarades jeunes gens et jeunes filles qui seraient encore perplexes par rapport à la propriété individuelle, ceux qui auraient des regrets, qui seraient nostalgiques de la propriété individuelle, et qui seraient mélancoliques par rapport à la propriété individuelle, et qui seraient encore là à enlacer la propriété individuelle, ceux-là ne seraient pas attendus par la population, les masses et le mouvement révolutionnaire. Les masses iraient de l'avant, implacablement, et vous abandonneraient, camarades, c'est sûr et certain. Dans ces conditions, cela voudrait dire que vous, camarades, vous auriez dégringolé du mouvement, à coup sûr.

Ayant constaté ce contexte objectif très précis, nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires, sur le plan proprement subjectif, doivent s'efforcer d'arriver à rattraper à temps le mouvement. Il n'est pas question de s'arrêter pour se reposer même un petit moment. Ainsi, nos camarades doivent comprendre que vous, camarades, vous avez abandonné absolument tout, au fur et à mesure, jusqu'à avoir le courage de sacrifier votre vie, une vie de jeunes, pour le bénéfice du Parti, pour le bénéfice de la révolution et pour le bénéfice de la population. Et ceci dans le cadre de la guerre contre le néo-colonialisme de l'impérialisme américain, contre le régime féodal et contre le régime capitaliste, pour les faire disparaître hors du territoire du Cambodge. Par conséquent, quelle raison auriez-vous, camarades, de regretter, de s'émouvoir, ou d'enlacer encore la propriété personnelle individuelle qui est un déchet du régime colonialiste, du régime féodal, et du régime capitaliste, que nous tous, nous avons d'ores et déjà éjectés. Il n'y a rien qui soit plus admirable et plus précieux que le socialisme.



*Un groupe de jeunes filles est en train de pédaler une noria pour irriguer la rizière, dans une ambiance active, combattive, optimiste. Elles croient en l'avenir éblouissant et lumineux qui brille en face de leurs visages.*

**E3/750**

Les camarades ont participé à la lutte révolutionnaire, très obstinée et très pénible, jusqu'à être à même de réaliser la révolution nationale et démocratique. À présent, le Parti et la population vous confient, à vous camarades, le devoir de continuer à faire la révolution socialiste. Il s'agit là d'un honneur éminent et d'un bonheur très précieux et extrêmement pur pour nos jeunes hommes et jeunes filles révolutionnaires. Dans ces conditions, nous tous, nous devons être déterminés à réaliser ce devoir, à tout prix, avec succès. Dans ce sens, nous devons laisser tomber la propriété personnelle et individuelle que nous avons transportée avec nous. Et nous devons acquérir la position de la propriété collective, de façon qui soit inébranlable et puissante, afin de devenir une force motrice de notre démarche, pour qu'elle nous pousse à faire des grand pas et à avancer vers le socialisme, à tout prix.

\* \* \*

## La résistance dans la tempête révolutionnaire

### L'enfance

Le camarade Khorn (ក្រីន) est un enfant d'agriculteurs pauvres. Il vit dans la commune de Cheang Torng (ជាងទង), district de Tram Kak (ត្រាំកក់) province de Takéo (តាកែវ). De nos jours, le camarade Khorn vient juste d'avoir quinze ans.

Le camarade Khorn est orphelin de mère depuis qu'il avait trois ans. Sa mère est morte de maladie, parce qu'elle était très pauvre et qu'elle souffrait trop de la famine. Quand elle tombait malade, elle n'avait pas de médicament pour se soigner. Plus tard, lorsque sa mère devait mourir, son père devait élever ses deux garçons, tout seul, péniblement, manquant de tout, dans sa vie quotidienne. Les deux garçons en question étaient notre camarade lui-même et son frère aîné.

En 1968, les méprisables traîtres LON Nol (លន់ នល់) et Sirik Matak (សិរិមតៈ), sous le commandement des impérialistes américains, ont amené la guerre civile, avec une volonté délibérée d'abattre la révolution du Cambodge, en éliminant les forces révolutionnaires et en détruisant les bases d'appui révolutionnaires. Parallèlement, ils ont tout saccagé sur leur passage, dans les villages, les communes, les districts et dans le pays tout entier, en particulier à la campagne et dans les régions reculées. En d'autres termes, ils ont mis en application le principe politique du fascisme : « Tout exterminer, tout brûler, tout ravager ». Ces traîtres sont allés réquisitionner du paddy, du riz décortiqué, chez la population, ce qui a affamé la population et l'a fait mourir de famine. Ils ont inventé des jeux d'argent. Ils ont créé des maisons closes dans les villages et dans tous les coins, pour empoisonner notre population, afin de l'empêcher de s'intéresser à l'exploitation dont elle était l'objet, et pour pouvoir lui sucer le sang et de mastiquer ses os, tranquillement. Parallèlement, les méprisables traîtres LON Nol et Sirik Matak et les classes détentrices du pouvoir réactionnaire, qui se trouvaient à l'échelon des villages et des communes, eux, réprimaient notre population, sauvagement et de façon la plus fasciste qui soit. Ils ont tué notre population, sans aucun jugement. Ils ont ligoté la population, pour l'emmenner et la torturer physiquement, de la façon la plus fasciste qui soit, au point que certains de nos compatriotes soient morts sur le coup sur les lieux même des tortures.

Certains de nos compatriotes furent délabrés, vieilliss et handicapés, pour toute leur vie. Certains autres de nos compatriotes furent arrêtés, puis éventrés. Ils ont eu leur colonne vertébrale fendue, leur foie et leurs vésicules biliaires arrachés. Certains de nos autres compatriotes encore furent arrêtés pour se faire entailler la chair, à vif, ou se faire arracher leurs globes oculaires, se faire amputer des bras et des jambes, avant de se faire traîner par un cheval, partout dans tout le village, et sur les routes, etc. En procédant ainsi, c'était pour les ennemis une façon de vociférer, de menacer la population, et d'ébranler leur volonté de combat, pour empêcher notre population de soutenir la révolution et d'oser se soulever pour se battre contre eux. Face aux actes de répression et de ravage, d'une brutalité fasciste de la classe détentrice du pouvoir réactionnaire et traître à la nation, le peuple du Cambodge qui était audacieux et courageux et qui a déjà eu une tradition de lutte depuis très longtemps contre les colonialistes et contre l'oppression, la tyrannie de la classe féodale, sous la direction perspicace du Parti communisme du Kampuchéa, notre population a levé de plus en

plus haut le drapeau de combat et l'a agité, de façon de plus en plus hardie. Les compatriotes qui n'ont pas encore été démasqués continuaient ainsi à faire de la résistance au sein du village. Ceux qui ont été démasqués ont fui pour prendre le maquis afin de continuer à faire la résistance révolutionnaire. Pendant ce temps, la situation à la campagne et dans les régions reculées était très tendue. La population de la commune de Cheang Torng, parmi laquelle il y avait notamment le père du camarade Khorn, s'est efforcée de cacher nos cadres révolutionnaires. Elle leur a donné du riz consistant et de l'eau, et puis, elle les a aidés à sortir du village pour qu'ils puissent rejoindre la base qui était dans le maquis.

Un jour, les ennemis ont effectué une descente en masse dans la commune de Cheang Torng. Ils ont arrêté le père du camarade Khorn, ainsi que trois autres habitants pour les incarcérer dans leur caserne. Le premier jour, un chef militaire traître a convoqué le père du camarade Khorn pour aller le rencontrer, mais tout seul. Il a dit : « Je vous ai vu, Monsieur, vous êtes pauvre j'ai vraiment pitié de vous ! Maintenant je voudrais que vous ayez du bonheur, alors, vous devriez me dire la vérité. À quel endroit avez-vous caché le méprisable Pheng (ផេង)<sup>1</sup> et ses partisans ? ».

Notre monsieur est resté silencieux, sans rien dire en réponse. Quant à l'autre il a continué à poser des questions : « Vous ! Monsieur, ce n'est pas la peine de me cacher ! Quelqu'un comme vous, je suis sûr que vous êtes un honnête homme, mais comme vous êtes très pauvre, cela vous a obligé à travailler et à servir les Khmers rouges, implacablement... ».

Notre monsieur n'arrivait plus à supporter et lui répondit alors : « Je n'ai servi absolument personne. Je suis pauvre, c'est vrai.

Mais en aucun cas, je ne me vendrai pour faire des mauvaises actions. Moi, je suis un agriculteur pauvre. Mon cœur est de toute loyauté envers la nation, véritablement. Je ne suis pas comme vous tous, Messieurs. Vous êtes heureux, vous nagez dans le luxe, dans un tas de pus, dans le sang et le calvaire de la nation et de la population... ».

Le chef militaire traître est rentré dans une colère indescriptible et son visage est devenu tout rouge, mais il s'efforça de parler tout doucement : « Monsieur ! Quoi qu'il en soit de vos explications, je suis au courant de tout. Vous devez être conscient que votre peine est très lourde. Si vous acceptiez de me faire vos aveux, vous seriez libre. Si vous vous obstinez à cacher, à ne pas parler, vous ne verriez plus le visage de vos enfants ».

Notre homme est resté assis tranquillement. Le traître a beau essayé de lui faire des sourires, notre homme maintenait une attitude ferme, normale. Il ne parlait pas, il ne répondait aucun mot. En constatant cette attitude, le méprisable chef militaire traître est rentré de nouveau dans une colère violente et s'est crié d'un ton de commandement à ses subalternes : « Hé, méprisable Chhang (ឆាង) ! Toi, tu vas emmener celui-là et tu vas t'occuper de lui ! Et tu vas en amener un autre vers moi ». Le méprisable Chhang, entendant l'ordre de son chef, est allé chercher une corde pour ligoter notre homme. Cependant, ce dernier ne se laissa pas faire, à aucun prix. Plein d'une colère terrible et renversante envers les méprisables traîtres, l'homme s'est mis à crier à l'intention du chef militaire traître : « Je n'ai commis aucune faute. Il n'y a aucune raison de te laisser me ligoter ! ».

<sup>1</sup> Pheng (ផេង) : (c'est le nom de notre cadre révolutionnaire de cette région).

Le méprisable chef a alors levé une canne pour frapper notre homme. Cependant, notre homme a saisi la canne et a réussi à l'immobiliser. Ensuite, il a donné un coup de poing extrêmement violent sur l'extrémité de son sternum. Celui-ci est tombé à plat ventre sur le carrelage. Il s'est mis à crier au secours pour que ses acolytes viennent l'aider. Le méprisable Chhang et un certains nombres de ses partisans se sont empressés de venir entourer notre homme et de le frapper. Comme notre homme était très maigre, il n'était pas très fort. Et puis, il était tout seul. Il fut alors frappé par les méprisables bourreaux, jusqu'à perdre connaissance. Et enfin, les traîtres l'ont ligoté pour le sortir des lieux.

Lorsque notre homme reprit enfin connaissance, il s'aperçut alors que les traîtres l'ont suspendu à un grand manguier. Son corps était en sang, partout. Lorsque les traîtres ont vu notre homme reprendre connaissance, le méprisable Chhang bondit pour aller vers notre homme pour lui dire : « Et ! Tu dois me dire la vérité. À quel endroit as-tu caché les Khmers rouges ?... ».

L'homme lui répondit brièvement, avec plein de colère : « Je n'en sais rien du tout ! ». Entendant ces paroles, tous les bourreaux l'ont pris à bras le corps, pour le lancer contre la souche du manguier, jusqu'à ce qu'il évanouisse, sans plus aucune conscience. Ils répétèrent le même geste plusieurs fois de suite, dans l'espoir de cuisiner notre homme. Cependant, ils n'obtinrent aucune réponse, aucun mot.

Ils décidèrent de suspendre de nouveau l'homme sur le manguier, en le torturant de la même manière, durant deux jours et deux nuits. Le troisième jour, il était à peu près vers quatre heures du matin, ils ont alors délié notre homme et nos deux compatriotes du manguier. Ils ont emmené l'homme et nos deux compatriotes vers un endroit où se trouvait une grande fosse dans laquelle ils venaient de jeter le corps d'un de nos compatriotes, qu'ils ont frappé jusqu'à ce que mort s'ensuive, la veille au soir. Les traîtres ont attaché les mains et les pieds des trois hommes, puis ils les ont jetés dans la fosse, pour les enterrer vivants. Avant de mourir nos trois hommes se sont mis à crier leurs dernières paroles :

« Vive la révolution du Kampuchéa ! »

« Les traîtres seront sûrement écrasés, sans aucun doute !... »

Nos hommes ont sacrifié leurs vies, avec audace, avec courage, avec absolu, pour garder les secrets de la révolution, pour défendre les forces révolutionnaires à tout prix, pour qu'elles continuent leur lutte révolutionnaire, pour abattre les ennemis, sans arrêt, jusqu'à pouvoir remporter la victoire, à l'heure actuelle.

À partir de ce moment-là, le jeune Khorn et son frère aîné sont devenus orphelins, de père et de mère, sans plus personne pour s'occuper d'eux, en plein milieu de la gigantesque tempête de répression, d'invasion cruelle, fasciste de la méprisable classe détentrice du pouvoir réactionnaire des traîtres à la nation. À l'époque, le jeune Khorn avait tout juste huit ans seulement...

### **La vie dans la cage des ennemis**

Quelques jours plus tard, les gens des méprisables traîtres LON Nol et Sirik Matak ont donné l'ordre à leurs mercenaires de mener des raids de nouveau. Ils forçaient la population. Ils déportaient la population pour l'installer tout autour du poste de guet de leur caserne. À ce moment précis, notre population menait une vie vraiment misérable. Ses difficultés venaient

d'une part de la famine qui régnait, car la récolte du paddy et du riz décortiqué qu'elle a effectuée fut rassemblée, confisquée par les ennemis. Et puis, lorsque les gens voulaient partir à la recherche des tubercules de *kdouch* (ក្នុង) [liane épineuse aux tubercules farineux contenant un poison mortel. Cependant après trois jours et trois nuits de trempage dans l'eau courante, les tubercules sont mangeables], ou des patates dans la forêt, les traîtres leur interdisaient de sortir des lieux.

D'autre part, c'était difficile parce que les ennemis forçaient les gens à travailler pour eux dans la construction des postes de guet, des casernes, à travailler dans le creusement des tranchées, etc. Les gens avaient faim. Les gens étaient épuisés. Ils devaient travailler pour les traîtres toute la journée. Même la nuit, les gens ne pouvaient pas se reposer. En effet, les ennemis les forçaient à assurer la garde et la défense des postes de surveillance de leur caserne.

Le jeune Khorn et son frère aîné étaient bien connus des ennemis, qui savaient très bien qu'ils étaient les enfants d'un résistant qui est mort. Ces deux enfants furent adoptés par cette espèce de capitaine cruel. Ce type-là s'appelait le méprisable Chhut (ឈ្មួត). À chaque fois qu'il rencontrait les deux garçons, le méprisable Chhut ne cessait de répéter : « Ton père a été tué par les Khmers rouges parce qu'il ne voulait plus travailler pour eux. Maintenant, il ne faut plus pleurer. Il ne faut plus être nostalgique. Il ne faut plus regretter votre père. Il faut manger beaucoup pour grandir vite afin de vous engager dans l'armée, pour vous battre contre les Khmers rouges et pour venger la mort de votre père. Je promets de vous élever jusqu'à ce que vous soyez des adultes !... ».

En entendant les paroles aimables et séduisantes du méprisable Chhut, les garçons lui répondirent : « Non ! Je ne vous crois pas ! Ce jour-là, nous avons bien vu les soldats venir arrêter et ligoter notre père. Ils ont braqué leurs armes sur notre père, ils l'ont escorté et ils l'ont emmené. À ce moment précis, un soldat a giflé mon frère aîné qui a pleuré et qui a voulu suivre notre père, au point de le faire s'effondrer par terre. Un soldat m'a menacé pour que je ne pleure pas et pour que je ne suive pas notre père. Ce soldat en question, je me souviens très bien de son visage. C'est celui qui m'a amené ici tout à l'heure !... ».

Le méprisable Chhut s'adressa alors d'un ton menaçant au jeune garçon Khorn : « Toi et ton frère aîné, vous êtes jeunes. Vous n'avez conscience de rien. Ceux qui ont arrêté ton père étaient les Khmers rouges, justement. Ils se sont déguisés en soldats... Vous, je vous conseille ne de plus me contredire ! Il faut manger beaucoup pour grandir vite, pour vous engager dans l'armée !... Il ne faut absolument pas prendre exemple sur votre père !... ».

Le jeune Khorn et son frère aîné sont restés silencieux, sans dire un mot. Dans leur mémoire, les deux garçons ont gardé des souvenirs très nets. Ils sont convaincus que : « Notre père a été sûrement tué par les méprisables soldats cruels. C'est la raison pour laquelle nous ne devons pas oublier le sacrifice du sang de notre père... ».

Le méprisable Chhut a emmené les deux garçons avec lui, pour aller dans sa caserne. Lorsqu'il sortait pour jouer aux jeux d'argent, de nuit comme de jour, il emmenait toujours les deux garçons avec lui. Les garçons devaient rester à veiller, nuit et jour, assis aux côtés du traître, pour l'éventer avec un éventail, pendant qu'il jouait aux cartes.

Tous les jours, sans exception, les deux garçons devaient être insultés, frappés, sans raison aucune. Cela arrivait à chaque fois lorsqu'il était furieux contre quelqu'un de l'extérieur, ou lorsqu'il perdait à ses jeux d'argent. Les deux garçons devaient ainsi subir ses colères et ses humeurs. Jour après jour, les deux garçons devenaient de plus en plus maigres et de plus en plus pâles, si bien qu'ils tombèrent malades, l'un après l'autre. Cependant, les deux garçons avaient beau être malades, il emmenait quand même l'un des deux, pour qu'il l'évente lorsqu'il jouait aux jeux d'argent. Comme il était épuisé par la fatigue et le manque de sommeil, notre garçon piquait du nez, de temps en temps, lâchait l'éventail. Par conséquent, le méprisable Chhut, à chaque fois, ne manquait pas d'insulter le nom de la mère du garçon, ou de le frapper...

Un matin, au retour de ses jeux, le méprisable Chhut s'est effondré de sommeil. Ce jour-là, les deux garçons se sont sentis mieux. Ils se sont sentis suffisamment en forme, et ont décidé de s'enfuir de la maison du méprisable Chhut. Devant sa maison, des soldats surveillaient et patrouillaient, en permanence. Dans la cour et devant le portail d'entrée de la caserne, il y avait également des soldats qui surveillaient et qui patrouillaient, partout. Parmi ces méprisables soldats qui surveillaient, certains étaient négligents et ne faisaient pas attention aux deux enfants. Cependant d'autres semblaient suivre à la trace les deux garçons. Le garçon aîné a entraîné le jeune Khorn dans une course en direction de l'entrée de la caserne, sans s'occuper des soldats qui surveillaient partout. Lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée de la caserne, les deux garçons aperçurent un soldat des ennemis qui était assis à surveiller, complètement endormi dans son poste de guet. Nos garçons ont regardé à droite et à gauche. Puis, ils jetèrent un coup d'œil derrière, et virent tout d'un coup un soldat qui les fixait du regard les deux enfants et qui s'est mis à vociférer : « Et vous deux, vous avez l'intention de vous enfuir de la caserne ? ».

Les deux enfants sont restés silencieux, pendant un moment, puis le frère aîné s'est mis à répondre : « Monsieur, s'il vous plaît, laissez-nous rentrer à la maison ! Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à lui demander, tout simplement ! ».

Ce méprisable soldat s'est approché de nos garçons, avec l'intention de les attraper pour les ramener à la maison du méprisable Chhut. Cependant, il a réussi à saisir uniquement le jeune Khorn. Le garçon aîné, de son côté, a réussi à s'échapper. Il s'est empressé d'aller prendre le fusil du méprisable gardien, dans le poste de guet. Ensuite, il a levé le fusil pour viser le cruel soldat et s'est mis à crier : « Libère mon petit frère, immédiatement !... »

Cependant, ce cruel soldat ne consentait pas à libérer le jeune Khorn. Le garçon aîné a tiré sur la gâchette pour viser le type, qui tomba par terre tout de suite, en un clin d'œil. Cependant, sa main tenait toujours le jeune Khorn, sans le lâcher d'un pouce. Comme il ne savait pas recharger l'arme, le garçon aîné leva la baïonnette au niveau du ventre du soldat, avec l'intention de le percer et de mettre fin à sa vie. Soudain, un autre soldat surgit de derrière, puis attrapa la main du garçon aîné, de façon très ferme. Le garçon s'est efforcé de se démenager, mais en vain. Il était toujours immobilisé, avant d'être ligoté, les mains derrière le dos, puis traîné en direction de la caserne. Quant au jeune Khorn, il fut traîné jusqu'à la maison du méprisable Chhut, de son côté.

Pendant ce temps-là, le méprisable Chhut, de son côté, est arrivé sur les lieux. Un soldat s'empressa de le saluer et de lui rapporter tous les faits de l'histoire. Le méprisable Chhut pesta de colère. Son visage devint tout rouge, il ordonna à ses soldats d'emmener le garçon

ainé pour l'interrogatoire, tout de suite. Quant à lui, il se précipita pour attraper le jeune Khorn et pour le ramener à la maison.

Une fois arrivé à la maison, le méprisable Chhut posa une question : « Dis-moi, Khorn, d'après ce que tu sais, qui est venu vous inciter, toi et ton frère, à vous enfuir de la caserne ? ».

Le garçon lui a répondu : « Personne n'est venu nous inciter à quoi que ce fût. Nous nous sommes échappés parce que c'était trop pénible de vivre avec vous. Notre étions malades et nous étions sur le point de mourir, mais vous, vous avez continué à nous faire travailler. Vous avez continué à nous demander de vous éventer, alors que je tombais de sommeil. Dans ces conditions, personne ne pourrait supporter une telle vie... » .

En entendant le discours du jeune Khorn, le méprisable Chhut entra dans une colère terrible. Il vociféra les menaces suivantes : « Ton frère aîné t'a ordonné de parler de cette façon avec moi, n'est ce pas ?... Ce n'est pas grave. Je le tuerai pour qu'il ne puisse plus recommencer. Il ne faut pas être trop insolent avec moi ! ».

Par la suite, le méprisable Chhut a traîné le jeune Khorn, pour le mettre dans une pièce obscure, qu'il a pris soin de bien fermer à clé, de l'extérieur. Dans cette pièce obscure, le jeune Khorn s'est mis à donner des coups de pied dans les murs, dans les portes, en faisant un boucan impossible, tout en l'insultant et en le maudissant, sans arrêt.

Le méprisable Chhut est parti. Une demi-heure plus tard, le méprisable Chhut devait revenir à la maison et devait crier à l'intention du jeune Khorn : « Ton frère aîné est mort ! ...Toi, tu peux continuer à proférer des insultes. Fais attention à toi de ne pas mourir subitement comme lui !... ».

Le jeune Khorn lui répondit avec une très grande colère : « Tu peux faire de moi ce que tu veux !... Mon père a été tué par tes hommes ! Maintenant, tes hommes ont tué mon frère aîné. Moi, je n'ai aucune raison de vivre dans une situation aussi pénible, aussi misérable !... ».

Le jeune Khorn continua à crier, à insulter, sans pouvoir s'arrêter, au point de donner mal à la tête au méprisable et de le mettre très en colère contre notre garçon. Cependant, Chhut faisait semblant d'être indifférent. Il s'efforçait de fermer les yeux et de dormir, sans faire attention à la voix du jeune Khorn. Cependant, il n'arrivait pas à s'endormir parce que le jeune Khorn ne cessait de l'insulter, de plus en plus fort et de plus en plus violemment. D'après la furie de son cœur, il devait prendre le jeune Khorn, et le trancher en morceaux. Cependant, il n'osait agir dans le sens de cette folie furieuse, parce qu'il avait reçu l'ordre de ses supérieurs de prendre soin des deux garçons, de leur donner à manger et de les consoler. Le but de l'opération était de prendre des renseignements sur la base révolutionnaire qui se trouvait dans la commune de Cheang Torng. Ils croyaient fermement que ces deux garçons pouvaient savoir des choses. Lorsque tous les renseignements seraient soutirés, on tuerait alors les deux garçons. Par conséquent, le méprisable Chhut n'osait pas désobéir aux ordres de ses supérieurs hiérarchiques.

Le jeune Khorn a continué à proférer des insultes, à bafouer tous ces gens. Il a continué à cogner dans les portes, dans les murs, les barreaux de fenêtre, si bien que la maison était devenue un véritable vacarme, résonnant à l'extérieur de la maison. En revanche, le méprisable Chhut s'est endormi tranquillement, avec sa main sur son front, plein de furie.

Malgré tout, dans son sommeil, il espérait au fond de lui qu'un peu plus tard, un jour, le jeune Khorn se mettrait à parler de la base révolutionnaire, sans aucun doute possible.

Il a fallu attendre midi pour que le méprisable Chhut daigne s'approcher de la pièce où était enfermé le jeune Khorn. Il commença à parler gentiment : « Arrête de m'insulter ! Tous les reproches que tu me fais, je les prends sur moi. Ton frère aîné est encore vivant. Et je l'ai fait hospitaliser. Arrête de faire tout ce boucan, mon petit garçon !... ».

Cependant, le jeune Khorn a continué à insulter à haute voix, à donner des coups de pied dans les portes, dans les murs et dans les barreaux de fenêtre, pour faire un vacarme de plus en plus démentiel... Une heure plus tard, la pièce en question est devenue complètement silencieuse. Le méprisable Chhut paniqua et se précipita pour ouvrir la porte de la pièce, pour voir ce qui se passait. Comme il était complètement épuisé, le jeune Khorn s'est tout simplement endormi. Il transpirait tellement que ses vêtements furent trempés de sueur. En constatant ce fait, le méprisable Chhut referma la porte de la pièce et la ferma à clé, de l'extérieur. Plus tard encore, le méprisable Chhut s'habilla et partit. Le crépuscule était déjà là, sans qu'on n'ait vu le méprisable Chhut revenir à la maison. Puis la nuit venue, le méprisable Chhut n'était toujours pas revenu. À l'intérieur de la maison, c'était le silence total. Il n'y avait pas âme qui vive. Le jeune Khorn dormait dans cette pièce obscure, sans rien avoir à manger.

Il était deux heures du matin lorsque tout d'un coup un bruit léger se fit entendre à la porte. Le jeune Khorn se réveilla soudain. Puis, il entendit une voix qui chuchotait : « Tourne la poignée de la porte et sors ! » ...En entendant cela, le jeune Khorn se précipita de tourner la poignée de la porte, de l'ouvrir, puis de sortir à l'extérieur. Le jeune Khorn marcha à tâtons dans l'obscurité jusqu'à la porte d'entrée. Le garçon tourna la poignée de la porte, puis il sortit de la maison. Le garçon vit alors un homme qui est habillé d'un uniforme de soldats ennemis. Il portait une arme en bandoulière. L'individu guida le garçon pour le faire s'échapper de la maison du méprisable Chhut. Une fois qu'il se trouvait dans un endroit éclairé, aussitôt le jeune Khorn reconnut nettement le visage de cette personne. C'était un des amis intimes de son père qui avait fait la révolution avec son père, de son vivant.

Un peu après avoir quitté la maison du méprisable Chhut, la maison elle-même prit feu, en dégageant une fumée qui montait en tourbillons dans le ciel. En plus, l'incendie a gagné les maisons du voisinage, si bien que la moitié du ciel était devenue rougeoyante. Les soldats des ennemis paniquèrent et la caserne toute entière fut un véritable chaos. L'homme profita de l'occasion pour emmener le garçon Khorn, en passant par la porte de derrière de la caserne. Quand ils furent arrivés au niveau du portail d'entrée, un soldat, qui était en train de patrouiller, éclaira avec sa torche électrique le visage de notre homme, l'empêcha d'avancer et lui posa la question suivante : « Dans quel groupe es-tu ? Et à quel endroit voudrais-tu emmener cet enfant ?... ».

Notre homme répondit très brièvement : « Hors de mon chemin, tout de suite, car je suis très pressé ! Si tu veux savoir ce qui se passe, va demander à Monsieur Chhut ! Tu ne vois pas que sa maison est en train de brûler ? ».

Ce soldat de la patrouille était toujours récalcitrant, barrant le chemin de notre homme. Aussitôt, notre homme a saisi son arme et a tiré sur lui. Celui-ci s'écroula, tout de suite. Puis, lui et le garçon se mirent à courir à vive allure, pour aller de l'avant.

Parallèlement, des bruits de coups de feu se firent entendre comme des bruits de *leach* (លាច) [grains de céréale, en particulier les grains de paddy, qui une fois grillés, ou torréfiés éclatent sous la chaleur du feu en faisant du bruit] qui éclataient partout dans la caserne et qui résonnaient jusqu'à l'homme et au jeune Khorn, qui, à la fois, couraient et s'accroupissaient. La lumière d'une torche électrique balayait du haut du poste de guet des ennemis, dans tous les sens, et suivait de près l'homme et le jeune Khorn. L'homme courait vers l'avant et se retournait en même temps pour riposter aux ennemis. Une fois qu'il était un peu éloigné de la caserne, l'homme chuchota au jeune Khorn : « Tu dois t'enfuir par ce chemin !... », en montrant du doigt la direction. Ensuite, l'homme se retourna et s'accroupissait pour tirer sur les ennemis. Un peu plus tard, les ennemis devaient tirer et toucher sa poitrine. Quand il se retourna en arrière, il vit le jeune Khorn, qui est resté immobile, sans bouger. L'homme se mit à parler d'un ton encourageant et il répéta à plusieurs reprises : « Cours ! Cours ! Vite ! La révolution doit t'attendre et doit t'accueillir, là-bas !... ».

Le jeune Khorn, en entendant ces paroles, s'empressa de courir sur le champ dans la direction que l'homme a indiquée. Une fois le garçon Khorn a disparu à l'horizon, notre homme s'est éteint au milieu d'une flaque de sang, après une confrontation avec les ennemis, jusqu'à son dernier souffle.

Le jeune Khorn s'est efforcé de courir vers l'avant sans oser s'arrêter pour se reposer. Un peu plus tard, Khorn rencontra un vieil homme qui venait en sens inverse. Le garçon fut ravi et dit : « Dites donc ! Mais c'est vous Monsieur ! ».

Ce vieil monsieur était un des cadres révolutionnaires qui s'est caché et qui a séjourné dans la maison du père du jeune Khorn, au moment où les ennemis étaient en train de le suivre à la trace, pour l'arrêter. Plus tard, le père du jeune Khorn a aidé secrètement ce vieil homme à s'enfuir du village, pour rejoindre le maquis. Et deux ou trois jours après, les ennemis arrêterent le père du petit Khorn, puis l'ont torturé, avant de l'enterrer vivant. Le petit Khorn s'est souvenu très nettement du visage du vieil homme, parce que le garçon a eu l'habitude de le servir et de lui porter à manger, lorsqu'il se cachait dans le grenier à paddy. Lorsqu'il vit le visage du vieil homme, lui revenait en mémoire le souvenir de son père qui fut arrêté et exécuté par les ennemis, sans aucune raison. En repensant à cette histoire, il fulmina et serra les dents. Il raconta au vieil homme : « Seulement, je voudrais venger la mort de mon père ! Quand je serai assez grand, je voudrais avoir une arme pour tirer sur les ennemis, à mon tour !... ».

Le vieil homme toucha la tête du garçon, en souriant de tout cœur. Puis, le vieil homme accompagna le garçon Khorn, toujours en avançant. En chemin, le vieil homme expliqua au garçon : « Nos compatriotes sont allés te chercher, tous les jours, mais ils n'ont pas réussi à avoir de tes nouvelles. Ce matin seulement, il y a eu quelqu'un qui t'a rencontré. Et à la nuit tombante, nos compatriotes ont mis sur pied un plan pour vous libérer, tous les deux. Quant à ton frère aîné, on l'a emmené avant toi, pour le faire hospitaliser dans le maquis. Quant à toi, tu vas me suivre. Tu pourras étudier et tu travailleras avec les gens de l'unité des guérilleros. Quand tu seras un peu plus grand, tu pourras aller te battre contre les ennemis, pour venger la mort de ton père, et tu pourras venger la mort de nos compatriotes, qui ont été tués par les ennemis... ».

Plus tard, le garçon Khorn et le vieil homme devaient arriver à un Bureau qui se trouvait au cœur d'une forêt, où le garçon devait désormais vivre, étudier et travailler.

### S'engager dans l'unité des guérilléros

Dans la forêt, le jeune Khorn fut pris en charge par le Parti et par les gens de l'unité des guérilléros qui ont pris soin de l'éduquer et de le perfectionner, sur le plan culturel, politique, idéologique, sur le plan organisationnel et révolutionnaire. Peu de temps après, le jeune Khorn, qui était un enfant d'agriculteurs pauvres, qui a toujours vécu dans la difficulté et la misère, et qui était un orphelin isolé, sans abri, méprisé, maltraité, insulté, frappé, tabassé, matin et soir, tous les jours, est devenu un garçon révolutionnaire intelligent, le plus audacieux, le plus courageux qui soit, dans ses études, comme dans la guerre contre les ennemis, comme dans son dévouement pour la population. Le garçon s'est transformé profondément, à la fois sur le plan physique, sur le plan des idées intellectuelles, que sur le plan de la position révolutionnaire au sein du grandiose mouvement de la lutte armée. Il a apporté sa contribution politique pour s'opposer à la guerre civile que l'impérialisme américain et leurs valets ont instituée. Ce garçon a un esprit nationaliste et il est hautement dévoué au peuple. Il souffre et est plein de colère par rapport à l'impérialisme américain qui a pénétré et envahi le Cambodge. Puis, il a en lui la rancune envers la classe détentrice du pouvoir réactionnaire et traître à la nation, traître à la population, qui a opprimé, exploité et exécuté la population comme des bêtes sauvages, comme cela leur passait par la tête. En même temps, le jeune Khorn a appris également la science militaire avec l'unité des guérilléros.

En 1970, après avoir fait un coup d'État pour renverser l'indépendance, la paix et la neutralité au Cambodge, au mois de mai, l'impérialisme américain et les fantoches de Prey Nokor (ព្រៃនគរ) [Nom originel khmer de l'ex Saïgon ou de l'actuelle Ho Chi Minh ville] ont levé une armée de plusieurs centaines de milliers de soldats pour venir envahir le Cambodge, massivement et franchement. À ce moment précis, notre Parti avait alors élargi le rang de nos forces armées révolutionnaires pour faire la guerre révolutionnaire, pour contrer la guerre d'invasion de l'impérialisme américain et de ses valets. À ce moment-là, le jeune Khorn avait tout juste dix ans, mais il semblait avoir grandi assez rapidement. Comme les guérilléros de l'unité devaient s'engager dans l'armée centrale, notre Parti a décidé de choisir des adolescents pour les intégrer dans l'unité des guérilléros, pour qu'ils fassent de la surveillance et de la défense de la base révolutionnaire, sur le front arrière et aussi pour faire office de messagers. Ou encore, pour qu'ils soient chargés de prendre des renseignements chez les ennemis. A ce moment précis, le jeune Khorn s'est porté volontaire et a sollicité l'*Angkar* l'autorisation de se faire guérilléro, lui aussi. Khorn était le plus jeune de tous, mais il était éveillé et rapide et il avait un esprit combattif, le plus courageux et le plus haut qui soit. Comme il était pourvu de toutes ces qualités, l'*Angkar* l'a choisi pour l'intégrer dans l'unité des guérilléros.

Le jeune garçon était vraiment ravi et au comble de la joie. En effet, le rêve qu'il nourrissait depuis longtemps est devenu enfin une réalité. Le garçon s'efforçait d'accomplir toutes les tâches que le Parti lui a confiées, avec courage, avec dynamisme, toujours volontaire, en permanence. Aussi obscure était la nuit, aussi aveuglés étaient ses yeux, même s'il devait traverser des forêts, des montagnes, des pierres, même s'il devait traverser des rivières, des ruisseaux, en nombre aussi grand fût-il, le jeune Khorn ne reculait jamais et n'hésitait jamais. Même s'il devait traverser la région des ennemis, qu'il pleuve, qu'il tonne, qu'il tempête, qu'il tourbillonne, aussi terrible que ce fût, même s'il devait traverser des champs de bataille, même s'il devait courir, ramper, sous les bombes, sous les balles des ennemis, qui tombaient comme des gouttes de pluies, le jeune Khorn ne reculait jamais et n'hésitait jamais. Il a surmonté toutes les difficultés, tous les obstacles. Il s'est battu pour

**E3/750**

accomplir toutes ses tâches pour le Parti, en permanence. Plus il se battait pour accomplir ses devoirs révolutionnaires, plus il accumulait d'expériences, dans la guerre contre les ennemis, comme dans les autres tâches. Sa volonté combattive s'est forgée et s'est expérimentée, à d'innombrables reprises. Elle s'est consolidée et s'est aiguisée, tous les jours. Khorn, comme un certain nombre d'enfants révolutionnaires, est devenu un enfant pionnier, le plus pointu qui soit, qui participait aux travaux avec les plus âgés, les combattants, dans l'écrasement des ennemis, sur tous les champs de bataille.

\* \* \*

**(À suivre dans les prochains numéros)**

## Nouvelles des jeunes gens et des jeunes filles révolutionnaires

### 1. L'esprit d'ingéniosité très vivace des nouveaux ouvriers de l'usine de tissage et l'usine de jute de la province de Battambang (បាត់ដំបង).

Après la libération du pays tout entier, nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires devaient lancer l'offensive de la réhabilitation de l'économie et de la construction du pays, rapidement. Par conséquent, les tâches intenses que devaient accomplir nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires étaient effectivement nombreuses. Nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires qui venaient de sortir de la guerre et qui sentaient encore l'odeur de la poudre et des balles ont dû s'impliquer sur tous les champs de bataille, celui de la réhabilitation de l'économie et de la construction du pays, immédiatement.

Certains camarades sont allés participer à la construction des diguettes de rizière, des barrages et au creusement des canaux, à la résolution du problème de l'irrigation, et des travaux de production agricole dans les fermes d'état, dans les coopératives, avec nos agriculteurs. Certains camarades ont reçu l'ordre de construire des ponts, de réparer les voies de communication et de construire la voie du chemin de fer, afin d'assurer le transport des différentes productions, pour pouvoir les distribuer à la population, de façon rapide et en temps voulu. D'autres camarades encore avaient le devoir de diriger et de réparer des usines. Ils devaient se débrouiller pour que les vieilles usines qui étaient des reliquats laissés par les ennemis fonctionnent de nouveau, afin de fabriquer des objets de première nécessité dont notre population avait besoin absolument et de façon urgente.

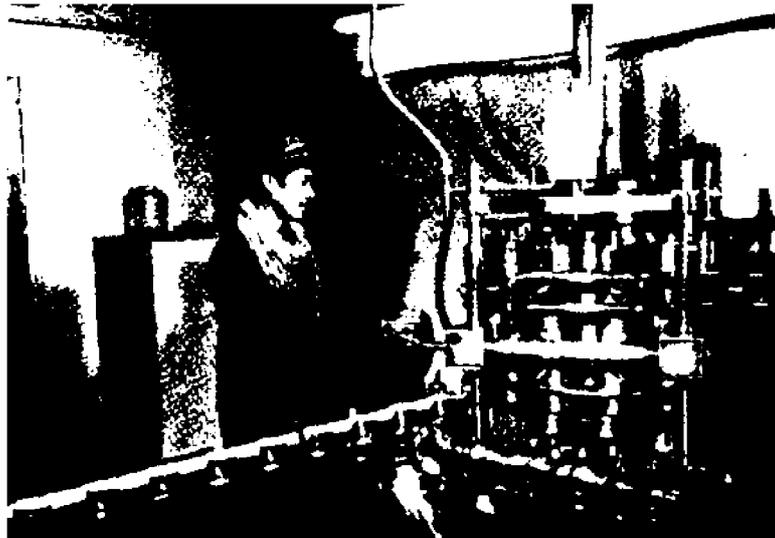
Quelques soient les tâches qu'ils aient reçues, nos jeunes gens et jeunes filles révolutionnaires se sont efforcés de se démener pour surmonter les obstacles de toute sorte, pour surmonter les difficultés de toute sorte. Ils se sont battus pour réaliser leurs nouvelles tâches, avec un haut esprit de responsabilité, un esprit d'autonomie et un esprit de créativité très vivace, en tant que maîtres du pays tout entier, maîtres de l'usine et maîtres de tous les devoirs qu'ils devaient faire.

Par exemple, l'usine de tissage qui se trouvait dans la province de Battambang : après la libération, cette usine était complètement endommagée, parce que les ennemis l'ont saccagée, avant de s'enfuir. Nos combattants et combattantes ont rénové cette usine pour qu'elle fonctionne de nouveau, normalement. Nos compatriotes étaient face à d'énormes difficultés et à d'innombrables problèmes inextricables. La première difficulté venait du fait que nos compatriotes, aussi bien les combattants que les combattantes, étaient pour l'essentiel des enfants d'agriculteurs pauvres et qu'ils n'avaient jamais connu ce que c'était que des machines et ce que c'était que des engins. La deuxième difficulté venait du fait que la plupart des machines des usines étaient complètement abîmées. Et puis, il n'y avait pas de pièces de rechange, en plus. Par conséquent, nos compatriotes manquaient de tout. Ils manquaient de connaissance technique. Ils manquaient d'expérience. Ils manquaient de matériel et de pièces de rechange. Cependant, ils avaient une position de combat absolue, une position d'indépendance, d'autonomie, un principe de compter sur ses propres forces qui étaient inébranlables. Ils avaient un haut esprit de responsabilité, en tant que maîtres du pays et maîtres des usines. Nos combattants et combattantes révolutionnaires ont collaboré avec certains des anciens ouvriers. Ils se sont efforcés de réfléchir, de comprendre, de faire appel à leur ingéniosité, pour réparer et pour adapter toutes les machines qui se trouvaient dans

l'usine. Ils se sont démenés pour fabriquer des vis et des boulons pour s'en servir, pour remplacer ceux qui étaient abîmés. Au fur et à mesure, nos compatriotes ont réparé les machines de l'usine pour qu'elles fonctionnent de nouveau, les unes après les autres. De nos jours, l'usine de tissage et l'usine de fabrication des sacs de jute qui se trouvent dans la province de Battambang ont été rénovées et fonctionnent de nouveau. Et puis, nos compatriotes n'ont pas seulement remis en état toutes les machines dans les usines en question pour qu'elles fonctionnent de nouveau, mais ils se sont débrouillés pour modifier les vieilles machines des ennemis pour qu'elles puissent fonctionner mieux qu'avant.

Un exemple : à l'usine de tissage qui se trouve dans la province de Battambang, du temps de l'ancien régime, un ouvrier arrivait à tisser un coupon d'une longueur de six mètres en huit heures, en moyenne. En revanche, de nos jours, nos ouvriers arrivent à tisser un coupon d'une longueur de vingt mètres en huit heures, en moyenne. Par conséquent, à présent, cette usine de tissage peut produire 6 500 mètres de tissu par jour.

Un autre exemple : l'usine de fabrication des sacs de jute avait cent machines automatiques du temps de l'ancien régime et employait plus de mille ouvriers. Cependant, elle ne produisait que sept milles sacs par jour. À présent, nos compatriotes ouvriers d'aujourd'hui se sont débrouillés pour bricoler les vieilles machines des ennemis pour qu'elles puissent produire 15 000 sacs par jour en employant quatre cents ouvriers seulement. Ce cas nous montre clairement l'existence d'un esprit d'autonomie et d'ingéniosité très vivace et l'existence d'une position de la propriété du pays et des usines, d'un haut niveau, chez nos nouveaux ouvriers.



*Immédiatement après la libération du pays, un certain nombre de combattants et de combattantes sont allés travailler comme ouvriers dans les différentes usines, pour réhabiliter et réorganiser les usines pour qu'elles fonctionnent de nouveau normalement. Là, on voit un ouvrier révolutionnaire tout nouveau qui est en train de manipuler une machine dans une usine de fabrication de lait, avec une grande habileté.*

Grâce à une position révolutionnaire inébranlable, nos nouveaux ouvriers ont utilisé les mêmes vieilles machines des ennemis, mais pour produire plus qu'eux, 200% à 300% plus qu'eux, et avec moins de main d'œuvre.

Dans le futur, nos nouveaux ouvriers, qui ont acquis une nouvelle technique et des expériences de plus en plus conséquentes, sont déterminés à augmenter encore plus la productivité, pour

contribuer à constituer les moyens de subsistance de notre population, et pour contribuer à construire l'économie et le pays pour qu'ils progressent rapidement.

## **2. Réussir à combattre les ennemis. Réussir à maîtriser la technique rapidement**

Les combattants de notre unité des forces armées révolutionnaires sont presque tous des enfants d'agriculteurs pauvres. Ils ont vécu dans la difficulté et dans la misère. Ils ont eu faim. Ils manquaient de tout. C'était permanent. Ils étaient exploités, de façon la plus cruelle, la plus sauvage, et la plus fasciste qui soit, par les impérialistes, les colonialistes, les féodaux et les capitalistes. Nos compatriotes n'ont jamais su ce que c'était que de manger à sa faim. Ils n'ont jamais su ce que c'était que le bonheur. Ne parlons pas de ce que c'était que d'étudier la culture ou les techniques. Du temps de l'ancien régime, qui était une société mi-colonisée, mi-féodale, nos compatriotes furent méprisés, dépréciés, comme des bêtes sauvages. Ils furent considérés par la classe opprimante comme des gens demeurés, ignares, au sein de la société nationale.

Durant l'ère de la révolution, le Parti communiste du Kampuchéa a pris le plus grand soin à faire de la propagande, de l'éducation, du perfectionnement en faveur des enfants des agriculteurs pauvres, sur le plan politique, idéologique et le plan organisationnel révolutionnaire. Par conséquent, sous la lumière éclairante du Parti communiste du Kampuchéa, les enfants des agriculteurs pauvres ont acquis une conscience révolutionnaire et une conscience des classes, de façon rapide. Nos compatriotes ont acquis une colère des classes, tranchante, enflammée. Ils étaient déterminés à intégrer les rangs de la révolution, à écraser les ennemis de la nation qui ont envahi le territoire du Cambodge. Ils étaient déterminés à écraser tout aussi bien les ennemis de classe qui exploitaient le peuple khmer depuis plus de deux mille ans, déjà.

Grâce à une position de classe inébranlable et une colère des classes enflammée, brûlante, et grâce à la propagande et à l'éducation permanentes prodiguées par Parti communiste du Kampuchéa, les enfants de nos agriculteurs pauvres sont passés de la manipulation de la charrue, de la herse et de la corde à museau de bœuf, à buffle, à la manipulation des armes dans la perspective d'écraser les ennemis, de libérer le pays et de libérer la population.

Du temps de la guerre, les enfants de nos agriculteurs pauvres savaient se servir des armes courtes, savaient se servir de l'artillerie, et des armes automatiques de toute sorte. Ils savaient même réparer toute sorte d'armes et fabriquer eux-mêmes un certain nombre d'armes, pour écraser les ennemis. Nos compatriotes sont passés de la lutte contre la nature pour la production agricole, à la guerre contre l'impérialisme américain qui était le chef de file de l'impérialisme dans le monde. Et puis, nos compatriotes ont pu réussir à vaincre l'impérialisme américain.

Immédiatement après la libération du pays tout entier, nos compatriotes ont pu s'emparer d'un butin d'armement constitué de chars d'assaut, d'armes légères, et de l'artillerie, de toutes les sortes. À peine arrivés dans la ville de Phnom Penh, nos compatriotes ont appris à conduire les chars d'assaut, immédiatement. À présent, non seulement nos compatriotes savent conduire et utiliser les chars d'assaut des ennemis, mais ils savent également réparer les moteurs de tous les chars d'assaut, à 99%. De nos jours, nos compatriotes ont ainsi réparé et remis en état les vieux chars d'assaut des ennemis qui ont été abîmés, pour qu'ils fonctionnent de nouveau.

**E3/750**

Cet exemple nous montre clairement que les enfants de nos agriculteurs pauvres, qui ont une conscience de classe très élevée et qui ont une position révolutionnaire inébranlable sont à même de faire la guerre contre toute sorte d'ennemis, victorieusement. Ils sont à même d'apprendre à maîtriser la technique scientifique, rapidement. Ce sont ces gens-là qui représentent les colonnes maîtresses du travail de défense du pays, comme du travail de construction du pays, dans le présent comme dans le futur.

\* \* \*

**Poème****Les jeunes gens et les jeunes filles de coopérative se battent pour construire des diguettes de rizières, pour creuser des canaux et pour résoudre le problème de l'eau.**

1. Notre coopérative qui réunit des villages  
Les vieux, les jeunes se rassemblent  
Unissent leurs forces  
Lancent la campagne rizicole  
Sans cesse, puissamment  
Creusent des mares, des étangs  
Construisent même des barrages
2. Creusent des canaux, des chenaux  
Font s'écouler l'eau au plus loin  
Remplissent les bassins d'eau  
Résolvent le problème de l'eau  
Plantent, sans cesse, sans relâche  
S'auto-subsistent, suffisamment  
Approvisionnent l'État, en plus.
3. En saison sèche, en saison des pluies  
Occupés à la riziculture, aux champs potagers  
Nous devons nous débrouiller  
Pour organiser les forces  
Pour construire les diguettes de rizières, encore plus  
Exploiter l'eau, à volonté  
Ici et là, sans cesse, en continu.
4. Les terres stériles  
Les camarades en amont  
S'efforcent de les maintenir, sans cesse  
Je lance le *bangki*<sup>2</sup>  
Je charge de terre lourde  
Les camarades ont bien en main  
Sans jamais rien renverser.
5. Ils versent, ils secouent le *bangki*  
Ils le lancent, ils le tournoient  
Tout en rang parfait, sans cesse  
Les camarades déblayent, remplissent  
Tassent, dament, nivellent  
S'empressent de finir le travail  
Pour rattraper la cadence.

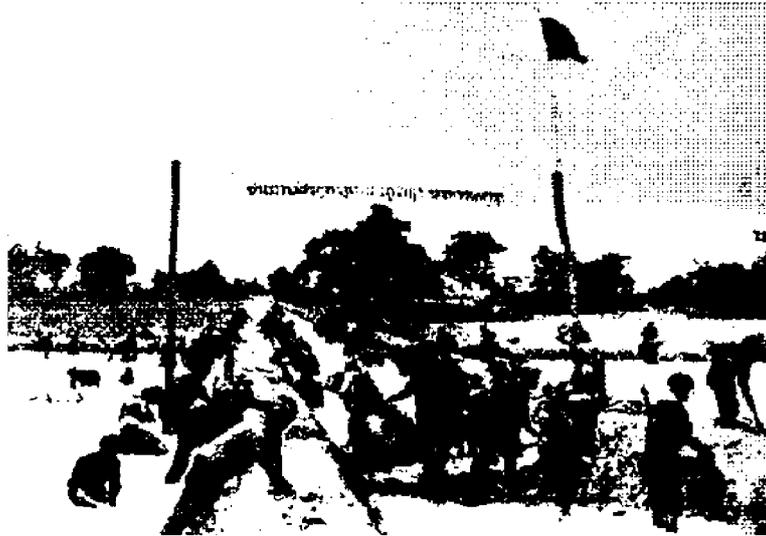
<sup>2</sup> Grand panier de liane tressée, en forme de pelle de grande dimension, pourvue de grandes anses, et servant à ramasser toute sorte de choses.

6. Creuser le fond des canaux  
 Les étincelles de feu jaillissent  
 Fusent en gerbe sans arrêt  
 La pioche *trâseh*<sup>3</sup>  
 Nivelles, taille sur le côté, déblaie, remblaie  
 Les camarades transportent sur le dos, à la palanche, déversent  
 Je nivelles pour finir.
7. J'ouvre la porte d'eau  
 L'eau résonne terriblement  
 Comme une tempête qui déferle  
 S'écoule dans les canaux  
 S'écoule très loin pour arroser les rizières  
 S'écoule sans fin  
 C'est le cœur du combat.
8. Les camarades creusent des canaux  
 Petits, grands, proches, lointains  
 Droits, courbés, en angle, en courbe  
 L'eau entre dans toutes les rizières  
 Stagne entre les diguettes  
 Le paddy le plus beau qui soit  
 Va résoudre les problèmes.
9. Nous construisons des diguettes de rizière jumelles,  
 Grandes, solides, hautes  
 En échiquier, en damier  
 Répartir l'eau, épandre les engrais  
 Diguettes entrecroisées, sublimes  
 La récolte d'un hectare  
 Trois tonnes au moins.
10. Il y a de l'eau, il y a du paddy  
 Des possibilités dans tous les domaines  
 En abondance, à ras bord  
 Nous connaissons ce slogan  
 Nous l'appliquons, imprégnés  
 Le Cambodge égalitaire  
 Prospère, glorieux.

---

<sup>3</sup> Une sorte de pioche qui sert à extraire des grosses pierres, des morceaux de rocher.

E3/750



*Les combattants et les combattantes de l'unité des forces armées révolutionnaires sont en train de collaborer intimement avec les agriculteurs dans la coopérative, pour lancer l'offensive de la construction des nouvelles diguettes de rizière et des diguettes jumelles, pour réunir les conditions favorables pour augmenter la récolte du paddy de l'année prochaine, une récolte de trois tonnes par hectare.*

\* \* \*



**Jeunesse révolutionnaire**